

Journal d'Alice (02/04/2010)

Bon, je suis une écrivain en devenir, on a dit – je ne dis pas écrivaine, d'abord parce que je ne suis pas vaine, moi !, et ensuite parce qu'un auteur qui n'aurait pas d'oreille (c'est affreusement laid, écrivaine), ce serait comme un footballeur avec un pied bot, c'est possible, admettons..., mais il y a peu de chances qu'on le retrouve un jour en première division... –, il s'agit donc d'apprendre à structurer ma pensée et conséquemment mes écrits, c'est la moindre des choses tout de même ! Alors, pour la peine, on va faire un plan en trois parties dans ce post : pfff !, waouh ! et pfff ! – si ce n'est pas un plan qui tient la route, ça !

On commence donc par le premier *pfff !* Et puis, tiens !, non !, pour la peine, on va faire ça dans les règles de l'art et débiter par une introduction.

C'est moi qui ai insisté pour passer le week-end en totalité à Boucard, sans bouger, et comme mon adoré ne sait rien me refuser, il a tout annulé de ce qu'il avait prévu et s'est précipité pour

remplir la chambre froide histoire qu'on puisse rester H 24 à la maison – pardon, je recommence – au château (parce qu'écrivaine, c'est très laid, on a dit, mais châtelaine, ça me va nettement mieux...) sans mourir de faim. À bien y réfléchir, je n'avais que des bonnes raisons. L'habitude tue l'amour, déjà. Ensuite, c'est vrai que cette histoire de facture à la con – même si je me suis promis de lui interdire, à cette maudite facture, de me gâcher la moindre seconde avec mon *L.*, elle ne le mérite vraiment pas –, ça m'a pas mal affectée (mais ouf !, j'arrive à l'écrire au passé, c'est que ça doit aller mieux, j'imagine) et ne rien faire, que mon adoré s'occupe de moi, prenne soin de moi, que ce soit simple et tendre comme dit Didier Wampas, et reposant aussi, je crois que j'en avais besoin, et puis, je savais que mon *L.* serait de bon conseil alors, n'avoir rien à visiter, ça nous a donné plus de temps encore que d'habitude pour parler. Et enfin, je m'étais dit qu'en ne quittant pas Bourges, ou tout comme, je serais pour une fois au boulot dès le mercredi et que pour rembourser le plus vite possible l'argent que j'ai emprunté à monsieur Bailly, ce serait une sacrément bonne idée même si c'était loin d'être la plus réjouissante.

Alors, pour une fois, je me suis levée un peu tard le dimanche histoire d'être pimpante et en pleine forme pour nos quelques jours ensemble et mon *L.* est venu me chercher en Harley, et comme il faisait presque beau et chaud, ça avait déjà un air de vacances. Sauf que, arrivés à Boucard, ça a mal commencé : c'est le premier *pfiff* !

J'ai raconté à mon adoré l'histoire de la facture EDF, forcément, je n'allais pas serrer les dents pendant trois jours comme une orgueilleuse et garder ça au fond du ventre. Sauf que, lui !, il m'a immédiatement proposé de la payer, ou au moins, devant mon refus, de m'avancer l'argent et j'ai dû lui rappeler fermement notre promesse solennelle sous la neige, eh bon !, l'électricité à la maison pour chauffer la rue dehors, ce n'est ni un billet d'avion ni un restaurant ni un hôtel ni un bijou pour me rendre encore plus belle et on s'était juré qu'on n'envisagerait même pas d'évoquer ensemble qu'il puisse payer ce genre de dépenses comme si j'étais sa poule entretenue. J'ai même dû le menacer ! Lui dire que si c'était comme ça, la semaine prochaine, on partirait en vélo, on irait dormir au Formule 1 et manger à la Pataterie et on partagerait toutes les additions en deux ! Alors forcément, il a pris peur... je le comprends ! Et il a de nouveau juré qu'il n'y

reviendrait plus. Jamais. De toute façon, *C'est soit ça, soit je te mords !* que je lui ai dit ! Et pour bien lui prouver que je pouvais lui faire très mal, pour la peine, je l'ai mordu quand même par avance, na ! Et après, je lui ai fait un gros suçon dans le cou, comme ça, je suis sûre qu'il sera obligé de rester chez lui jusqu'à dimanche avec interdiction de penser à autre chose qu'à moi. Et le *pfff !* était derrière nous, ouf !, on a pu passer au *waouh !* jusqu'à la fin du week-end (enfin, sauf la toute fin qui a été de nouveau *pfff !* – patience).

Waouh !, donc, on a dit. C'était trop bien. On n'a rien fait ! Enfin... surtout moi, parce que lui, forcément, il m'a fait la cuisine. Et il a ouvert les vins. Entre autres un Haut-Brion 1978 et un Clos de Vougeot de chez Chanson (bon alors, je fais le jeu de mots ou pas ?, allez !, on va dire oui : c'est sûr qu'en vin, mon L., il connaît la musique...) de... 1969 – la plus belle année du monde (je veux dire, pas qu'en bourgogne rouge)... Rien que ça ! Enfin, c'est une façon de parler bien sûr parce qu'on a eu droit aussi à (je vais en oublier, c'est forcé et je suis indigne : imaginons que mon journal soit publié un jour, on va dire que je fais de la publicité à certains et que je passe sous silence d'autres vins aussi merveilleux, ce serait une injustice qui m'embêterait beaucoup) : un

condrieu, les Chaillées de l'Enfer (autant pour le vin que pour le nom), un Château Rayas 1990 (on boira le 1961 qui nous attend en cave pour une (très !) grande occasion, c'est promis), un corton-charlemagne de Louis Jadot (j'ai oublié de noter l'année, ça ne va pas du tout !), le blanc et le rouge (pour comparer) de la cuvée Tête de Bélier du Château Puech-Haut, une Marquise des Mûres (parce que c'est bon, la mûre, surtout quand c'est du vin), un lacryma christi pour me rappeler Venise¹ et parce qu'avec la pizza jambon champignon (girolles et authentique jambon de Parme, pâte maison : d'un coup ça fait moins cheap...), on n'allait quand même pas boire un vin français... Et pour la peine, comme un clin d'œil à ses côtes de veau à la hongroise au paprika et madère, on a même eu droit à un verre (plus, ça n'aurait pas été faire honneur à sa cuisine...) de vin serbe : le Tsar Lazar !, même que le prince en question, héros de la bataille de Kosovo, est très impressionnant sur l'étiquette (à tel point que le lendemain, *L.* nous a bricolé en guise d'apéritif une salade turque aux épinards et épices histoire

¹ Enfin, Naples... mais Venise quand même, le lecteur comprendra en lisant le chapitre en entier (NdI Vaquette)

de jouer à la guerre en ressortant la bouteille entamée)... Et pareil pour les plats, je vais oublier des choses, j'en suis sûre et c'est très mal, mais il y avait (je cite en vrac comme ça me revient) des truites au thé vert, des côtes de porc au café (le Haut-Brion, c'était pour elles), des fraises aux berlingots, des escargots au bleu (le Rayas), des coquilles Saint-Jacques au cognac et à l'ail (le condrieu de l'enfer), une coque chocolat noir (au début, on ne voit qu'elle, tout le reste est à l'intérieur, caché, et apparaît peu à peu lorsque, versée d'une casserole en cuivre par la main experte de mon *L.*, la flamme bleue du rhum embrasé dévore le chocolat), bananes flambées, menthe fraîche, glace vanille, chantilly et sperme (bon d'accord, c'est moi qui ai tenu à améliorer la recette), une salade de farfalles aux girolles, oignons de printemps et jambon de Parme, sauce crème et vin rosé, des figues au mascarpone, cannelle et vanille, des crêpes Suzette – j'ai même failli ne pas y goûter, par jalousie ! : c'est qui cette Suzette ? – et... une gigie de chevreuil dont la marinade que mon *L.* retournait plusieurs fois par jour (enfin, c'est la viande qu'il retournait dans la marinade pour bien qu'elle imbibe) nous a embaumé la cuisine tout le week-end – un vrai bonheur à respirer ! – et qui était divine

accompagnée de sa sauce aux groseilles (je l'ai vu faire, c'est un délicat et remarquable équilibre entre salé et sucré qu'il a su trouver) et d'une purée de châtaignes (même qu'il a failli nous les présenter dans des outils de formes géométriques jusqu'à ce que j'exige qu'il me dessine des cœurs – non mais !) – les connaisseurs auront naturellement deviné que c'est avec une telle bête marinée que le Clos de Vougeot s'imposait...

Et sinon, quand il ne me faisait pas la cuisine, il me niquait. À la brutale ! Bref !, il a passé cinq jours à s'occuper de moi comme si j'étais une princesse (en même temps, j'ai un peu menti tout à l'heure, je n'ai pas non plus absolument rien fait : je lui ai tout de même taillé quelques pipes mémorables (normal qu'il me traite comme une princesse, je suis la reine des pompiers)...) et je me dois d'affirmer ici par souci d'honnêteté intellectuelle (car une écrivain en devenir, c'est une intellectuelle, n'est-ce pas...), que ça m'a parfaitement comblée ! Comme quoi, la sagesse populaire a peut-être raison lorsqu'elle affirme qu'on tient les hommes par le ventre et le bas-ventre mais j'insiste pour témoigner ici que c'est largement tout autant le cas pour les femmes, enfin, du moins celles qui aiment la vie et qui n'ont pas trop écouté Georges et les

féministes... – et toc !, encore un cliché sexiste qui s'effondre...

Mais il ne faut pas dire des bêtises non plus, on n'a pas fait que manger et niquer comme dans un livre de Rabelais ou une chanson paillardes, on s'est aussi fait plein de câlins, vraiment plein, des tout tendres trop mignons et trop... câlins, quoi !, et on s'est grattés le dos aussi, enfin..., il m'a un peu gratté le dos (mais pas longtemps parce que, forcément, dès qu'il me touche, il me vient des pensées impures, je veux dire... des qui feraient pleurer le petit Jésus, Moïse et Mahomet (sans compter Georges et les féministes (oups !, pardon !, on va dire que je m'acharne)), et très vite elles ne tardent pas à se transformer en actes impies très concrets...), mais moi !, qu'est-ce que j'ai pu lui gratter le dos, et puis pas que (le dos) !, parce qu'une fois qu'il est parti là-dedans, c'est bien simple, il devient comme fou et il faut que je lui arrache la peau (c'est aussi pour ça que j'ai de longs ongles rouges, pour que les traces de sang se voient moins dessus...) partout sur le corps, le crâne, le cou, les bras, les jambes et quand je finis par la bite et les couilles (même qu'au début, je n'osais pas, j'avais tellement peur de lui faire trop mal), il devient presque aussi fou que quand je le suce (t'es grillé, monsieur Turner !, si quelqu'un

lit un jour mon journal, tu ne seras plus jamais crédible dans le rôle du mec trop sérieux à balle de charisme...).

Et puis, il m'a joué de la musique bien sûr. Beaucoup. Et c'était toujours aussi magnifique. Et puis on a lu, ensemble, et séparément mais côte à côte – je serais lui, je passerais mes journées à dévorer mes livres allongé sur mes grands tapis. Et puis aussi, on a commencé à graver quelques citations sur les poutres (mais qu'est-ce que c'est dur pour le coup !). Et on a baptisé la Corvette, et la Harley ensuite, les deux d'un coup ! Je veux dire, avec des petits noms rien que pour elles, on n'allait quand même pas dire *la voiture* et *la moto* en les évoquant entre nous comme si elles étaient n'importe qui, ça ne voudrait rien dire ! Mais attention !, que personne ne compte sur moi pour cafter, ah ça non !, hors de question !, des petits noms, c'est des petits noms !, c'est trop intime pour que ça soit révélé à quiconque – je crois même que c'est la chose la plus intime au monde –, c'est comme si j'avouais à la cantonade que j'appelle mon L. *** (manquerait plus que je dise *Lawrence* comme si j'étais son pote ou *monsieur Turner* comme son banquier ou son percepteur : beurk !, crache !, crache !, plutôt mourir !) ou que, lui, il m'appelle *** (c'est trop mignon le mot qu'il

m'a trouvé !) – même sous la torture : jamais ! En plus, les gens ne comprennent tellement rien à rien que je suis sûre qu'il y en aurait pour trouver ça ridicule – le grand Didier, toujours lui, a lumineusement raison : *c'est facile de se moquer* (et encore !, je ne décris pas quand il me fait son air de *** avec ses mains qui font comme ça *** (je n'avoue pas les petits noms, mais les gestes rien qu'à nous non plus !) et sa petite moue trop mignonne de ***)...

Et sinon, on a même été se faire une grande balade à pied, en amoureux, pour profiter du beau temps. Et surtout, on a parlé. Interminablement, comme toujours. De rien, un peu. De tout, de choses profondes le plus souvent. Du *parce que c'était lui, parce que c'était moi* que Montaigne a écrit pour nous, avec des grands coups de bite en plus – encore que, on n'en sait rien, si ça se trouve, ils s'enculaient tous les deux avec La Boétie – , et des câlins, et des grattages de dos (et de couilles aussi, on a dit). Comment on s'entend si bien ensemble jusqu'au moindre détail. Comment, avant nous, on était si terriblement seuls. Comment c'est un miracle, la plus grande des chances au monde qu'on se soit rencontrés.

Et puis – mais ça, je vais y consacrer un long post dès que j'aurai terminé celui-là, c'est

important que je l'écrive noir sur blanc après avoir su pour la première fois le comprendre et le dire à haute voix –, on a parlé de Guillaume, de ce qu'il m'a fait subir et que je viens juste d'accepter de regarder en face. Définitivement, je ne m'étends pas ici sur ce point mais rien que pour ça, ce week-end aura été une étape essentielle dans ma vie. Alors, avec tout le reste, je crois que *waouh !* en fait, c'est très en-dessous de la vérité...

Et puis, on a parlé de la facture aussi, de ma vie, de comment je la mène, des solutions surtout qui sont devant moi. De ce que je vais faire. Et comme toujours, mon *L.* m'a assuré de sa confiance entière et absolue, m'a répété encore et encore que quelle que soit ma décision, elle serait la bonne, il l'approuverait et serait absolument là, à mes côtés, pour me soutenir. Alors forcément, ça plus ce qu'on s'est dit sur les conséquences de ce que m'a fait Guillaume, sur tellement de prises de conscience que c'est en train de déclencher, tout ça me fait voir l'avenir de manière peut-être différente. Je ne sais pas. Je sais bien que, là, tout de suite, je n'écris que du vent digne des Sibylles, mais c'est parce c'est très flou dans ma tête et surtout c'est parce que je ne voudrais pas écrire des bêtises que je trouverai ridicules dans deux jours. Tout ça va faire son chemin mais c'est

incontestable que d'avoir si longuement parlé avec mon L. m'a fait avancer – je sais !, j'écris ça toutes les semaines ! – et que la confiance qu'il me donne me permet de me sentir plus forte pour affronter l'avenir. Il est merveilleux aussi pour ça – et sans doute que de mon côté je suis aussi une fille fantastique, il n'y a pas de raison de ne pas le dire –, jamais je ne me sens écrasée par un genre de... *pression du résultat*, je veux dire comme un gosse aimé sincèrement par ses parents mais qui voudraient – pour son bien comme on dit, et ce serait vrai d'ailleurs – qu'il *réussisse ses études* et qui à cause de cela enverraient le gosse en question d'échec en échec, tétanisé qu'il serait par la peur de les décevoir. Moi, je vois bien que mon L. m'imagine sans doute plus brillante que je ne le suis réellement et qu'il me soutient et me pousse pour que je devienne une très grande fille et qui sait ?, un *grand homme*, mais ça ne me fait ressentir aucune peur, même quand je me sens moins forte que ce qu'il croit, c'est comme s'il était tout à la fois une échelle et un matelas épais posé au sol, qu'il m'offrait la possibilité de grimper très haut tout en m'assurant que je ne risquais rien à tenter l'impossible, que quoi qu'il en soit, ses bras seront là pour me porter si je m'élève ou pour me rattraper si je tombe. C'est magnifique et ça me

donne une force folle et un courage démesuré pour affronter demain, qu'importe de quoi il sera fait.

Voilà pour le *waouh* !

Ne reste donc plus que le *pfff* ! de la fin : on a passé les deux derniers jours dans des histoires de train, c'était n'importe quoi ! C'est à cause du Vicomte, on savait trop bien tous les deux que si on avait décidé qu'il me ramène à la maison avec *** ou *** (la Harley ou la Corvette, vous suivez ?), on n'aurait pas pu se quitter, on aurait niqué une dernière fois, et peut-être encore une dernière fois derrière, et puis, il aurait fait faim alors on serait allés au restaurant, et puis, en sortant, il aurait été trop tard pour aller bosser et j'aurais perdu comme toujours mon mercredi de travail sauf que là, il faut que je sois une grande fille sérieuse et que fasse entrer de l'argent pour me remettre à flot et rembourser monsieur Bailly. Alors, on s'était dit qu'avec le train, à cause des horaires fixes, je serais bien obligée de monter dedans pour arriver à l'heure comme une hôtesse motivée qui veut se donner toutes les chances de faire péter les Mumm.

On est partis sans tergiverser en prenant sur nous même si on n'en avait pas envie. On aurait préféré, c'est sûr, rester à Boucard et se serrer

dans les bras l'un de l'autre pendant une éternité. Mais le courage l'a emporté et on est arrivés avec une demi-heure d'avance sur le quai de la gare. On s'est embrassés. On s'est fait des câlins. Et quand le train s'est arrêté, je lui ai dit qu'il fallait que j'y aille. Et qu'il fallait qu'il me lâche pour que je puisse bouger. Et il a failli pleurer mais il a ouvert ses bras pour me permettre de me sauver. Sauf que, pour pouvoir me décrocher de lui, il aurait fallu que mes bras, à moi, le relâche à leur tour, mais j'avais beau leur dire d'abandonner mon *L.*, ils ne voulaient rien savoir. Je crois même que j'ai dû faire semblant de les disputer un peu mais ils sont restés agrippés à lui et c'est toujours collés l'un contre l'autre, mes lèvres sur son cœur, qu'on a entendu le train qui partait. On s'est dit qu'on n'était pas raisonnables et que c'était très mal mais qu'on allait être forts et qu'il faudrait que je monte sans faute dans le prochain train. Je serais un peu en retard au travail, d'accord, mais pas tant que ça alors ce n'était pas très grave. On s'est embrassés, j'ai commencé à lui gratter le crâne avec mes ongles, il est devenu un peu fou et il m'a pincé au sang la pointe des deux seins en me fixant droit dans les yeux avec son regard de méchant garçon et en me disant que si je voulais jouer à ce jeu-là, j'allais perdre et je savais bien

qu'il avait raison, que s'il continuait à me dévisager comme ça, dans deux minutes, je mouillerais tellement que je n'aurai plus qu'une seule idée en tête, eh bon !, autant gratter le dos à son chéri sur le quai d'une gare, ça peut sembler bizarre mais pourquoi pas ?, autant me faire déboîter, là, tout de suite, ça allait être plus compliqué... Alors on a ri, on s'est encore fait des câlins, et des bisous, et on a dû dire des bêtises en attendant le train. Et quand il est arrivé sur le quai, on a été forts comme on se l'était promis, comme des super-héros de l'amour. Il a écarté en grand les bras. Moi, j'ai hésité un peu mais j'ai fait pareil. On savait tous les deux que si on cogitait trop, j'allais rester là alors je me suis retournée comme une superwarrior, je suis montée dans le wagon en face de moi, j'ai tracé dans le couloir les yeux baissés – ne pas le regarder surtout sinon j'allais redescendre !, même pas un signe de la main ou un dernier bisou lancé au travers de la vitre, rien ! – et je me suis assise à la première place venue toute seule dans un coin.

Le train est parti. Mon *L.* est resté immobile sur le quai. Et moi – j'imagine que c'était un miracle en quelque sorte, en tout cas, je ne me souviens pas précisément de l'avoir fait exprès –, pareil, j'étais immobile sur le quai. Enfin... le quai

numéro deux, de l'autre côté du train. Alors forcément, une fois que le dernier wagon a quitté la gare, on a bien été obligés de constater que je n'étais pas à l'intérieur. Et qu'on n'était pas raisonnables. Et que je m'en foutais complètement du boulot et du fric. Et qu'est-ce que je vais bien pouvoir te faire à dîner ce soir avec tout ça (c'est là qu'il a eu l'idée de la pizza, ça avait un côté couple en speed qui vient de rater le train et ça nous a bien plu) ? Et avant de remonter sur la Harley, on s'est serrés dans les bras l'un de l'autre, avant quand même au bout d'un moment de s'en aller des fois qu'un autre train arrive et qu'on soit obligés une fois encore de tricher.

On s'est retrouvés à Boucard pas longtemps après, on est entrés par la cuisine, je l'ai regardé comme ça, l'air un peu triste, la tête baissée, et je lui ai demandé s'il ferait tout pour moi, vraiment tout, et il a dit oui bien sûr, alors, l'air toujours mystérieux, les yeux toujours baissés, j'ai remonté tout doucement ma jupe, j'ai retiré ma culotte et je lui ai dit *S'il te plaît, baise-moi*. Et c'était trop bon comment il m'a défonçée façon hard-core !...

Le lendemain, c'était le jeudi et là, il fallait arrêter de rire quand même, il fallait que je sois vraiment à l'heure au boulot pour faire entrer du cash et on s'est dit qu'on allait être raisonnables

pour de vrai et arrêter de jouer aux enfants. On est partis de nouveau à la gare, pareil, à l'heure, sauf qu'on savait que cette fois-ci on serait sérieux (parce que la veille, au fond de nous, on sentait bien que tout ça c'était pour de faux et que j'allais finir par rester...), alors forcément, on était tristes tous les deux même si on allait se revoir dès dimanche. Mais quand même... Deux jours et demi en entier à ne faire que s'appeler – et encore, pendant que je suis en salon, c'est difficile de faire plus que de s'envoyer des petits mots d'amour –, c'est interminablement et douloureusement trop long.

Et puis, on s'est dit que c'était trop bête de perdre quelques précieuses minutes alors que *** (le petit nom de la Harley), surtout pilotée par mon *L.*, était capable de mettre à l'amende tous les TER de la terre. Et on a fait le trajet ensemble jusqu'au prochain arrêt du train et là, on s'est décidés à se dire au revoir pour de bon. Et quand le train est reparti de la gare, nous, va savoir comment!, on était repartis aussi mais en chevauchant fièrement notre bolide pour arriver avec quelques minutes d'avance à la station suivante. Et puis une fois encore, et une fois encore après – on comprend mieux pourquoi je disais plus haut que c'était n'importe quoi, même

si pour le *pfiff!* du début, j'ai menti... : bien sûr que ça aussi c'était *waouh!*...

Eh bon !, comme on se connaît un peu quand même, deux arrêts avant Bourges, on s'est dit qu'il fallait qu'on arrête de jouer sinon je n'irais jamais travailler. On a serré les dents et je suis montée dans le train. Et j'ai mis ma main sur la vitre. Et il a mis la sienne de l'autre côté, juste en face de la mienne. Puis j'ai fait pareil avec mes lèvres. Et lui aussi. Et le train est parti. Et on s'est regardés, lui sur le quai et moi à bord, et chaque mètre supplémentaire qui nous séparait nous écartelait le cœur.

Alors, forcément, c'était n'importe quoi je sais bien... mais je suis descendue à la station suivante. Et, sans que j'aie eu à l'appeler bien sûr, il m'y attendait. Et quand le train est reparti sous notre nez, je lui ai dit que ce n'était pas de ma faute, que c'était à cause de Richard Desjardins, qu'il fallait qu'on retourne à Boucard pour graver sur les poutres « La beauté que tu oses, ils la saluent encore d'un grognement de porc fouillant dans l'auge, ils ont raison comme des cadavres et la vie les a coulés. » Il m'a dit qu'il comprenait, que j'avais entièrement raison et, en me tenant la main pour que je monte sur notre fière ***, il a ajouté « Toi qui marches sur les tessons du

concret, viens voir cette bouteille pleine de clarté coulant comme un secret sur les lèvres des amants », puis il a précisé « Sans toi, où va la vie ? », il m'a embrassé brusquement et tendrement sur la joue, comme un diable pris d'une envie irrépressible qui sortirait de sa boîte pour la satisfaire, avant de me confier « Quand tu souris, le monde entier respire. » Il a alors à son tour grimpé sur la Harley, il a lancé le moteur, s'est retourné, a pointé son index vers mon visage et, avec un air mutin – je veux dire, tout autant insoumis qu'espiègle –, il a conclu par cet excellent conseil : « Et ne te laisse faire que dans un lit ! », puis il a démarré en trombe. Ensuite, je ne suis pas très sûre à cause du bruit de la bête, mais il m'a semblé qu'il chantonnait « Ô quel plaisir d'aller me montrer orné de toi aux ruelles de la terre... »

Sauf que, là, c'était vraiment de plus en plus n'importe quoi. Les phrases étaient bien gravées sur les poutres, d'accord, mais *le Vicomte* ouvrait dans moins d'une demi-heure et il fallait vraiment que j'y aille ! Alors, je lui ai proposé une course. Une vraie course. De vitesse. En quelque sorte en parallèle. On a sauté dans la Corvette et voilà les règles du jeu : toi, tu essayes d'arriver à Bourges le plus vite possible et moi, pareil, le plus vite

possible, il faut que j'arrive à te faire jouir en te suçant. Et top chrono !, on a foncé tous les deux. Mais trop facile, même s'il a réussi à passer la ligne d'arrivée juste avant l'ouverture du Vicomte en roulant comme un dingue, c'est moi qui ai gagné bien sûr !

(in Partie II, chapitre 6, *C'est beau l'amour*)